

Introduction

Le 9 janvier 2015, rue des Rosiers, dans le quartier juif de Paris, quelques heures après qu'un terroriste eut tué quatre Juifs¹ dans une supérette casher, un vieux monsieur interrogé par le journal *Le Monde* répond que « rien n'a changé [...] c'est toujours la même chose² ». Le malheur juif, un temps interrompu par le récit et la mémoire du génocide, aurait-il repris son cours millénaire ? C'est une des interrogations qui m'ont amené à écrire le présent ouvrage.

Depuis le début des années 2000, le débat politique en France tourne à nouveau beaucoup autour des Juifs. Que ce soit à propos des comportements des gouvernements israéliens ou du retour de l'antisémitisme, admis par les uns, rejeté par les autres comme une manœuvre des milieux sionistes pour faire oublier le discrédit qui entoure de plus en plus la politique de l'État hébreu, autrefois assuré de la sympathie des opinions occidentales. Quelques moments, souvent dramatiques, ont marqué ces dernières années, comme le meurtre du jeune Ilan Halimi en 2006, ou, en 2012, la terrifiante tuerie à l'école juive de Toulouse. À la fin de l'année 2013 et au début de 2014, un vif débat secoue la société française à propos de la dérive antisémite de l'ex-humoriste Dieudonné, tandis que nombre de jeunes reproduisent le geste de la quenelle dont il fait la promotion. Fin janvier 2014, une manifestation dite du « jour de colère », assez nombreuse, met au premier plan des mots d'ordre antisémites. En mai 2014, un jeune français, après un passage dans la guérilla islamiste en Syrie, semble bien être l'auteur de la tuerie du Musée juif de Bruxelles. À l'été 2014, l'offensive meurtrière

1. J'utiliserai dans cet ouvrage la majuscule pour parler des Juifs dans la mesure où je ne les considère pas ici sur le plan religieux, qui supposerait la minuscule.

2. *Le Monde*, 11-12 janvier 2015.

de l'armée israélienne sur Gaza provoque des polémiques à propos de dérapages antisémites lors de certaines manifestations pro-palestiniennes. Et en janvier 2015, quatre personnes faisant leurs courses dans un magasin casher sont tuées parce que juives.

Dans ce contexte, la gauche radicale, qui a connu un certain renouveau dans les années 2000, dépassant même les 10 % des suffrages lors de l'élection présidentielle de 2002 avant de voir ses scores se rétracter, se trouve interpellée. Certains l'accusent d'être, par son soutien aux Palestiniens, un des vecteurs du nouvel antisémitisme. Les actes antijuifs, qui se multiplient à partir de l'automne 2000 se déroulent souvent dans les banlieues des grandes villes, là où vivent des populations fortement discriminées et, de ce fait, défendues par les militants de gauche. D'où une gêne perceptible dans les réactions des organisations d'extrême gauche ou d'une association antiraciste comme le MRAP. D'autant que les pics de la violence antijuive correspondent le plus souvent à des moments où la situation en Palestine se tend, les années 2000 manifestant un regain de tension dans le vieux conflit israélo-arabe. Un des enjeux de notre étude est d'apprécier comment cette partie de la gauche qui, une quarantaine d'années auparavant, avait fait retentir les rues parisiennes du cri resté célèbre de « Nous sommes tous des Juifs allemands », se positionne dans le débat sur le retour de l'antisémitisme.

Mais si ce fut une motivation de départ de cette étude, il m'a semblé indispensable de prendre un certain recul historique afin de mieux apprécier les réactions de la gauche radicale face à ces questions complexes. Pour cela, revenir aux années d'avant et d'après Mai 68 était nécessaire. D'autant que dans cette période, le gauchisme avait entraîné nombre de jeunes Juifs de la génération qui suivit la Seconde Guerre mondiale. Il convenait de comprendre les raisons de cet engouement, pas toujours très mis en valeur dans les études sur la radicalisation de cette période.

Il fallait aussi suivre l'évolution du gauchisme français, confronté aux problématiques qui concernent les Juifs, comme le rapport à la Seconde Guerre mondiale et le négationnisme ou l'attitude par rapport à l'État d'Israël. Cette dernière question prend de plus en plus de place dans le discours de la gauche radicale au fur et à mesure que d'autres luttes emblématiques s'effacent, de par leurs succès, comme celui du Vietnam ou, plus fréquemment, leurs défaites, telle celle de septembre 1973 au Chili. Par les terribles dérives de certaines révolutions victorieuses aussi, comme celle des Khmers rouges du Cambodge.

D'autre part, le public drainé par les courants d'extrême gauche change également avec les années, de nouvelles générations militantes venant se superposer aux anciennes, dont les rangs se sont éclaircis au fil

des déceptions. Leur perception des questions qui concernent les Juifs ne sont plus forcément les mêmes, le temps de la Seconde Guerre mondiale s'éloignant et le conflit israélo-arabe se durcissant.

C'est de ces évolutions que j'ai tenté de rendre compte, par l'étude de la presse des courants radicaux. À cet égard, les références aux écrits de la Ligue communiste révolutionnaire (LCR) s'avèrent les plus fournies parce que ce courant se préoccupait des questions sociétales, dont celle qui nous intéresse ici, plus que d'autres, davantage centrés sur les problématiques relevant des conflits de classe, comme Lutte ouvrière (LO). J'ai travaillé sur un certain nombre d'essais produits ces dernières années sur la question de l'antisémitisme et de son rapport avec les événements du Moyen-Orient, sans que la liste présentée ici soit exhaustive. J'ai également rencontré des militants ou anciens de la gauche radicale d'origine juive : quelques entretiens issus de ces rencontres sont retranscrits en annexe. Cette étude ne prend en compte que les courants situés à la gauche du Parti communiste et ne traite donc pas des rapports entre ce parti, les Juifs et les problèmes qui les concernent. C'est une autre question, très vaste, assez peu étudiée elle aussi. Je m'en suis tenu aux courants qui se situent à la gauche du PCF et que Mai 68 a sortis de la marginalité.

J'ajoute que, personnellement, je me sens totalement concerné par les deux aspects de cet ouvrage, étant doublement partie prenante, involontairement d'une part, de mon propre chef de l'autre, de cette histoire. Militant dans la gauche radicale depuis l'après-68, je n'ai pas renoncé, à l'heure qu'il est, à participer au mouvement pour changer le monde, même si c'est avec moins d'illusions qu'il y a maintenant presque un demi-siècle. Dans le même temps, je n'ai jamais relativisé l'importance de mes origines juives, tout en restant incroyant. Sans doute, avec le temps qui passe, la relation à ces origines se fait plus forte. D'autant que les années 2000 ont fait ressurgir dans des couches sociales nouvelles les vieux démons antisémites qu'on croyait réservés aux élucubrations des nostalgiques de Vichy. Ce retour fut pour moi d'autant plus marquant que j'enseignais alors dans un lycée de Seine Saint-Denis. La découverte de l'expression par de jeunes lycéens de certains des pires préjugés à l'encontre des Juifs fut pour moi un choc. De même que le scepticisme de collègues refusant de voir cet antisémitisme pour ne pas apparaître critiquer une jeunesse elle-même discriminée. Les hésitations d'une gauche radicale à dénoncer nettement une haine des Juifs qu'elle avait combattue ardemment dans les décennies où elle ne relevait que de la droite extrême me perturbèrent également. Ces ressentis personnels m'amènèrent quelques années plus tard à entreprendre ce travail.

Il m'a permis de mettre en valeur le lien fort entre la gauche radicale et les Juifs par l'engagement de nombre d'entre eux issus de la génération

d'après la Shoah. Un lien perturbé par l'évolution du conflit israélo-arabe et son poids de plus en plus grand dans la société française. Un lien peut-être rompu par les réticences de la gauche radicale à réagir face à la remontée de l'antisémitisme qui, dans les années 2000, touche des milieux nouveaux, eux-mêmes soumis aux discriminations et au racisme. Alors que, dans le même temps, le militantisme favorable aux Palestiniens tend à devenir essentiel dans les processus de radicalisation des jeunes militants. Ceux-ci sont logiquement moins marqués que leurs aînés par la mémoire de la Seconde Guerre mondiale. Ces évolutions interviennent à un moment où la jeunesse juive, elle, semble polarisée par un soutien indéfectible à l'État d'Israël, bien loin des espérances internationalistes de sa devancière des années 1960-1970.

Pour autant, les accusations d'un nouvel antisémitisme qui serait porté par la gauche radicale ne reposent sur aucun texte, aucune déclaration des courants qui la composent. Michel Dreyfus a justement titré son ouvrage de 2009 *L'antisémitisme à gauche. Histoire d'un paradoxe, de 1830 à nos jours*, et non pas « de gauche », la différence est de taille. De la même manière, la « gauche de la gauche » ne formule aucun antisémitisme, et son antisionisme, qui peut se discuter, n'est en aucune manière dirigé contre les Juifs. Par contre, on peut constater la montée d'un antisémitisme, non pas à l'extrême gauche, mais « à côté » d'elle, dans des milieux eux-mêmes discriminés, sensibles au drame palestinien et manquant parfois de recul pour bien différencier antisionisme et rejet des Juifs. Si on ne peut accuser la gauche radicale de l'antisémitisme de ces dernières années, force est de constater sa gêne à le dénoncer dès lors qu'il ne vient pas des nostalgiques du nazisme. Et, partant, sa difficulté à agir contre le retour du fléau.

Je situe mon travail dans cette problématique en essayant de comprendre ce qui a changé dans le comportement de la gauche radicale à l'égard de ces questions. Dans une situation internationale bien plus complexe que celle qui prévalait dans les années de l'après-68, notamment au Moyen-Orient, où la durée du conflit rend plus insupportable la situation des Palestiniens. Et dans une France en crise économique, sociale, politique, culturelle, une France où une partie de la jeunesse immigrée, discriminée, est en plein désarroi.

Cet ouvrage se veut celui de l'historien tentant de retracer ce que fut le rapport de la gauche radicale aux Juifs et aux diverses questions qui se posent à leur propos. Mais, on l'aura deviné, il prend également parti dans les débats de ces dernières années concernant l'antisémitisme renaissant, une question dont l'actualité ne se dément malheureusement pas. Il se veut une voix qui, du sein de la gauche radicale, prend en considération les nouvelles formes de la haine des Juifs et les nouveaux milieux qu'elle

touche. En refusant les amalgames et les exagérations de certains, illustrés régulièrement par les déclarations du CRIF et les propos de son président.

J'ai essayé de faire en sorte que l'inévitable passion qui s'attache à tout ce qui a trait aux Juifs dans notre Europe d'après la Shoah ne m'empêche pas de garder la nécessaire lucidité de l'historien. Comme le préconisait Spinoza, « ni rire ni pleurer, chercher à comprendre ». L'émotion peut parfois se mêler à la réflexion, à condition toutefois de ne pas la perturber.